

**Les capitaines et le chanoine COURTE,
enfants de Longeville-lès-Saint-Avold,
ou
« Le sabre et le goupillon »,
Une fidélité française sans faille.**

Longeville-lès-Saint-Avold, bourg conséquent du canton de Faulquemont, de l'arrondissement de Boulay en Moselle, se terre dans la dépression du Warndt aux dernières avancées de l'Est de la France. Son passé remonte dans les temps, s'enracinant en notre histoire séculaire, mérovingienne pour le moins, en partant des Bénédictins, fondateurs de Saint-Martin-des-Glandières.

Aucun haut fait particulier n'est à signaler en dehors de son attachement filial à la France qui n'est plus à prouver et à mettre en exergue. Sa constance en ce domaine est à relever au travers de trois de ses concitoyens remarquables, quelque peu méconnus et de ce fait à remettre en mémoire.

Pieuse restitution que m'impose la fibre qui m'attache à cette localité, lieu de naissance de ma mère et de mon épouse, et qui sont, pourquoi ne pas les nommer, Madeleine Schaaff et Mathilde Losson.

Autre stimulant, autre fil guide, une amitié vraie m'ayant lié à un vieux camarade de la Réserve, trop tôt décédé, le colonel Raymond Courte, originaire du même Longeville, dont sont issus les autres Courte dont j'entends parler, les trois frères, les officiers Edmond et Paul ainsi que le chanoine Gustave Courte, tout en évoquant l'ensemble de cette belle famille lorraine.

Leur père, Jean-Pierre, est né à Momerstroff, près de Boulay en 1817 de Jean-Pierre, cabaretier, né en 1787 et de Barbe Dory, née au même lieu en 1792.

Jean-Pierre, le fils, est instituteur en poste à Longeville à partir de 1840. Il épouse en 1841 à Momerstroff, Anne Catherine Koch, née en 1821, fille de Pierre et de Catherine Taittinger. Neuf naissances, 5 garçons et 4 filles, vont s'échelonner jusqu'à la mort prématurée de Jean-Pierre en 1861, à l'âge de 44 ans.

Il s'agit de les passer en revue par ordre de naissance en s'arrêtant plus longuement sur ceux, plus spécialement objets de cette évocation.

I. Jean-Georges Edmond, né le 27 décembre 1842, à dix heures, avec présentation, suivant la règle de l'époque, à Georges Poulmaire, maire, le même jour, à une heure de l'après-midi par son père, instituteur, âgé de 25 ans, comme étant né de lui et d'Anne Catherine Koch.

Étaient présents, en la circonstance, Jean Husson, 39 ans et Nicolas Husson, 28 ans, tous deux tonneliers à Longeville, sans doute des voisins, à défaut d'autres précisions.

Il suit les traces paternelles en devenant instituteur à Remelfing. Il avait 28 ans à la déclaration de la guerre en 1870. Avec 8 camarades, il participe à la bataille de Spicheren, écrivant à sa mère : « Nous avons été vendus, sinon aucun Prussien n'aurait pu gravir les pentes, mais nous avons eu ordre de tout délaissier et de nous retirer, permettant ainsi aux Bavarois d'occuper les hauteurs. »⁽¹⁾.

Malgré cette déception, il entend servir son Pays : LA FRANCE. Il s'engage pour la durée de la guerre, le 30 septembre 1870. Il rejoint, le 3 octobre, le 63^e régiment d'infanterie de ligne comme soldat. Brillant sans doute, patriote certainement, il gravit très rapidement les grades, puisque, dès le 8 novembre suivant, il est caporal; une semaine plus tard, le 14 novembre sergent et, au bout de deux jours seulement, le 16 novembre, sergent-major. Avec ce grade, il passe le 23 novembre 1870 au 59^e régiment d'infanterie de marche.

Sur cette belle lancée, lui échoît, le 1^{er} janvier 1871, le grade d'adjudant et le 23 janvier 1871 il accède à l'épaulette. Il est sous-lieutenant au 59^e de ligne. En non-activité pour retrait d'emploi, le 11 janvier 1876, le sous-lieutenant Edmond Courte est affecté, le 6 avril 1879, au 69^e régiment d'infanterie de ligne (régiment qui m'intéresse dans la mesure où il formait la Division de Fer de Lorraine, en 1914, avec les 26^e, 37^e et 79^e régiments d'infanterie, ce dernier que j'ai eu l'honneur de commander).

Promu lieutenant, le 10 juillet 1881, il rejoint, le 8 juillet 1886, le 85^e régiment de ligne. Il y est nommé capitaine, le 30 novembre 1887. Le 22 septembre 1888, il est affecté au 8^e bataillon de chasseurs annamites avec détachement au 1^{er} régiment étranger au Tonkin.

Au titre des campagnes : celle contre l'Allemagne du 23 novembre 1870 au 13 mars 1871 et du 22 mars au 3 avril 1871.

Autres campagnes : le Tonkin du 11 janvier 1885 au 15 août 1887, puis du 1^{er} décembre 1888 au 14 août 1889.

Il est titulaire de la Médaille du Tonkin⁽²⁾.

Rapatrié sanitaire du Tonkin, il décède sur le bateau pendant la traversée de l'Océan Indien, le 14 août 1889. Suivant l'usage de la Marine, la dépouille mortelle fut confiée aux flots⁽³⁾.

II. Nicolas Gustave, né le 3 août 1844. Il se destine à la prêtrise. Il fréquente le collège Saint-Augustin de Bitche (autre lien personnel avec long décalage). Il répond à l'appel divin et entre au Grand Séminaire de

1) Documents familiaux.

2) Archives du Ministère des Armées.

3) Doc. familiaux.

Metz. Il s'y distingue par sa piété, sa régularité et sa vive compréhension des sciences sacrées.

Après son ordination, le 14 juillet 1868, il est nommé d'emblée professeur au collège de Bitche. Ses élèves, auxquels il enseigne la langue et la littérature françaises, lui vouaient une affection et une reconnaissance profondes. Il savait les intéresser et ils suivaient son cours avec entrain et plaisir.

Après 1870, à l'aube de la longue nuit germanique, le Français est relégué à l'arrière-plan. L'abbé Courte ne veut pas subir. Il sollicite une paroisse, mais l'autorité scolaire permettant aux professeurs en exercice de continuer leur enseignement, l'Évêché lui demande de rester sur place et d'attendre pendant 16 ans son remplacement par un professeur ayant pris ses grades dans l'université allemande.

L'abbé Courte ne cache pas ses sentiments à l'égard de la France perdue. Il incite son frère Edmond à s'engager dans l'Armée Française, son autre frère Paul, nous le verrons, qui avait également fait de solides études au collège de Bitche, suivra la trace militaire française de son aîné.

Leur mort prématurée le peine énormément, mais n'étaient-ils pas morts, soulagement, sous l'uniforme de la France.

Nommé curé de Denting en 1886, il met de l'ordre dans cette paroisse troublée par de fréquents changements. Se donnant à tous, il attire les âmes par sa bonté, au point que son départ en 1891 pour Goetzenbruck est pleuré. En ce nouvel apostolat, il réussit pleinement par son affabilité. Il sait surtout aplanir en cette cité industrielle (cristallerie) les conflits entre patrons et ouvriers. En cette période difficile, il est le père commun. Il est aussi à proximité de son cher collège de Bitche, qui le recevait toujours fraternellement.

Quand il échange Goetzenbruck contre la paroisse de Saint-Martin de Metz, ses paroissiens lui promettent, par reconnaissance, d'avoir bien soin de la tombe de sa mère, qu'il laissait parmi eux. Ils n'ont cessé de la couvrir de fleurs et de s'y arrêter pour y prier.

La paroisse de Saint-Martin devient son champ d'apostolat durant plus de 30 ans, de 1897 à 1929. Elle lui porte également estime et affection. Elle a la joie de le voir élevé à la dignité de chanoine honoraire de la cathédrale de Metz (1909). Elle assiste avec allégresse à ses noces sacerdotales d'or en 1918. Elle a le bonheur d'admirer sa verte vieillesse quand il célèbre, en 1928, ses noces de diamant. Elle applaudit à sa décoration *Pro Ecclesia et Pontifice*.

Ce furent des cérémonies inoubliables. Les paroissiens de Saint-Martin aiment leur curé. Ils regardent avec admiration cette figure rayonnante et claire avec ses bons yeux bleus, chargés de bonté et de finesse. Ils goûtent cette bonne humeur toujours égale. Ils entendent avec plaisir sa parole aimable et spirituelle, toujours franche et ne s'effa-

rouchent d'aucune vérité. Ils apprécient ses qualités sacerdotales. Il les attire par sa vie édifiante, sa foi profonde, son assiduité aux offices, au confessionnal, en chaire.

Aussi apprennent-ils avec consternation sa maladie et sa mort. En adieu suprême, ils lui font des obsèques d'une grandiose simplicité au milieu d'un concours où le clergé et l'armée se confondent avec les paroisiens. Sa modestie n'aurait jamais escompté un enterrement pareil, mais ses mérites et sa vie l'avaient grandement justifié. Le chanoine Courte fut un prêtre excellent et zélé, un professeur pieux et savant. Il est enterré à Metz au cimetière de l'Est⁴⁾.

III. Nicolas Constant, né le 28 octobre 1846. Il sert, en 1870, auprès de la Garde Nationale à Metz. Pour ne pas subir, il s'installe en vieille France d'abord, y prend pour épouse une demoiselle Poirie. Puis il s'expatrie au Canada, dans la Province de Quebec. Il s'y installe comme *farmer*. De son union naissent neuf enfants (7 fils et 2 filles). Un de ses fils devient prêtre.

IV. Anne Catherine, née le 18 février 1849.

V. Elisabeth, née le 25 juillet 1851. Elle est la fidèle gouvernante de son frère, le chanoine Gustave Courte. Elle meurt en 1930.

VI. Paul, né le 13 août 1853, à une heure du soir. Il est présenté au maire Georges Poulmaire, à quatre heures du soir, en présence de François Webert, sergent de police et de Jean Husson, toujours tonnelier. A la déclaration de la guerre franco-allemande, à 18 ans, il n'est pas en âge de prendre les armes pour défendre son Pays. Ne pouvant subir l'habit allemand, il quitte sa famille en 1874, sa petite patrie, pour se mettre au service de la Grande.

Étranger alors, en raison des clauses du traité franco-allemand, il n'hésite pas à s'engager, le 31 octobre 1874, à la Légion Étrangère. Dans cette arme d'élite, l'avancement est moins rapide. Il progresse néanmoins dans la hiérarchie militaire. Caporal le 8 juillet 1875, sergent-fourrier le 23 octobre 1876, sergent-major le 22 février 1879 et adjudant le 1^{er} septembre 1880.

Le 1^{er} avril 1883, suivant les règles de l'époque, il est remis au grade de sergent pour suivre les cours de l'École Militaire d'Infanterie comme sous-officier, élève officier. Nommé sous-lieutenant le 10 mars 1884, il sert dès lors dans l'armée régulière, au 120^e régiment d'infanterie, unité qu'il quitte, le 18 mars 1884, pour retrouver son frère Edmond au 69^e. Le 4 novembre 1885, Paul retrouve la Légion, au 1^{er} Étranger, mais à titre Français.

4) *Almanach de Marie Immaculée*, 1930.

Lieutenant, le 26 décembre 1887, au titre du 2^e régiment d'infanterie, il rejoint de suite le 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, pour être muté au 5^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, le 1^{er} mai 1889 jusqu'au 1^{er} janvier 1893, date à laquelle il est mis hors cadre au Dahomey. Il est nommé, le 11 mai 1893, capitaine au 11^e régiment d'infanterie. Paul Courte est africain, puisqu'il sert Outre Mer du 5 novembre 1874 au 22 juin 1893 avec un intermède tonkinois.

Son état de service mentionne :

Afrique : du 5 novembre 1874 au 24 avril 1881;
du 25 avril 1881 au 13 juin 1882 : participation aux colonnes destinées à réprimer les mouvements insurrectionnels en Algérie;
du 14 juin 1882 au 28 mars 1883;
du 29 novembre 1885 au 22 juin 1887;
Tonkin : du 23 juin 1887 au 27 février 1889;
Algérie : du 28 février 1889 à 1893;
Dahomey : 1893.

Le capitaine Paul Courte est fait, le 4 mai 1889, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Rapatrié convalescent du Dahomey, il décède à l'hôpital militaire d'Antibes le 14 novembre 1893, à 40 ans⁽⁵⁾.

VII. Victoire, née le 19 novembre 1855.

VIII. Vincent, né le 20 janvier 1857. Embrasse la carrière de son père. Il est directeur d'école à Metz. Il est marié et père de deux filles.

IX. Célestine, née le 28 décembre 1858. Elle prend pour époux à Longeville, le 23 septembre 1879, Nicolas Hochard, bûcheron à Kleindh'al, annexe de Longeville. De cette union naissent douze enfants. Ils font souche à Longeville; une nombreuse descendance en témoigne.

Selon les sources familiales, les parents habitaient l'actuelle rue des Alliés, au-dessus de Sandré.

Célestine gardait pieusement en exposition les photos des deux capitaines, reliques que salue, en 1914, un officier allemand, par esprit qui était alors encore chevaleresque. Il rend hommage à un pair⁽⁶⁾.

Voilà une belle famille de chez nous, bien lorraine, bien française. Elle illustre Longeville-lès-Saint-Avold, sa résistance de toujours à l'occupant allemand.

Il est vrai que les enseignants, à ces époques, constituaient le creuset d'un patriotisme fervent et surtout les maîtres d'école de cette vieille

5) Arch. Minist. Armées.

6) Doc. familiaux.

race, qui marchait *im gleichen Schritt und Tritt* avec le curé, impré-
gnaient les générations formées.

Cette évocation est le prélude au comportement sans failles de celui
ultérieur. Les Courte de 1870 en apportent la preuve. Les chefs de batail-
lon Edmond Taizon (né en 1841) et Pierre Brecher (né en 1845), tous
deux chevaliers de la Légion d'Honneur, en donnent confirmation⁷⁾. Les
déserteurs, les insoumis et les engagés volontaires aux Armées, Français
jusqu'en 1918, prolongent cette preuve, de même que, et surtout, les
nombreux évadés, déportés, fusillés et engagés volontaires du dernier et
horrible conflit, consolident cet état d'esprit bien français.

L'octroi de la Croix de Guerre 1939-45 à la commune de Longeville-
lès-Saint-Avold marque cette constance sous la bannière tricolore.

Lucien HENRION

7) *Livre d'Or* du Souvenir Français.